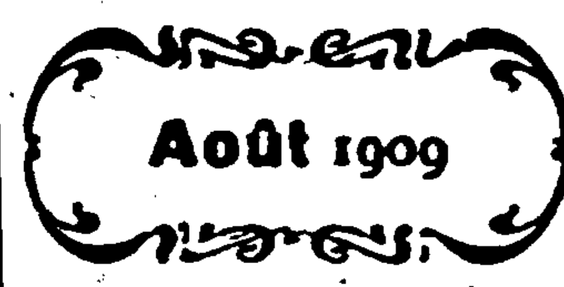
N° 44 — 4e ANNÉE Prix du Numéro : 30 Centimes



Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

Rédaction et Administration :
[Pas]sage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

La Mutualité, la Coopération et la Bienfaisance

La solidarité humaine ne peut entrer dans la voie pratique que par la mutualité et la coopération unies à la bienfaisance, qui doit être l'égide et le fondement.

La plupart des misères humaines seraient conjurées, si cette vérité était bien comprise et sérieusement mise en pratique ; car l'isolement des intérêts et des aspirations est assurément la source de tous les maux.

Les procédés rationnels d'organisation unitaire, de fraternité intégrale, plieront encore longtemps devant l'égoïsme qui les paralyse et les étreint dans ses serres redoutables.

Les sentiments humanitaires reposant sur la morale pure, dégagée de tout dogmatisme et de toute tendance doctrinaire doit s'élever au-dessus de la cupidité des hommes et des castes religieuses, qui l'obstrue à leur profit matériel. La vérité morale ne pouvant s'infiltrer que goutte à goutte dans nos mœurs et nos institutions, il est indispensable de la fonder sur une base progressive, de manière à centraliser toutes les nobles aspirations et tous les sentiments de grandeur, de générosité et de solidarité, que peuvent seuls faire sortir l'homme du niveau étroit d'égoïsme dans lequel il se meurt. Mais les améliorations sociales ne peuvent ressortir que de la régénération morale, qui est l'œuvre du temps et de la force des choses. C'est donc en élevant le niveau intellectuel des nouvelles générations que l'humanité prendra son essor vers les hautes régions, que la bienfaisance, la mutualité et la coopération s'affermiront parmi les hommes qui n'ont pas atrophié et corrompu leurs aspirations au contact de l'égoïsme de notre civilisation, [illegible]ée sur la route du progrès.

Mais l'esprit de bienfaisance, qui est l'âme du progrès moral et social, peut seul activer et accélérer l'avènement de la solidarité fraternelle, résultant de la pratique de la mutualité, de la coopération et de la bienfaisance.

Les aphorismes suivants résument admirablement les principes de morale que nous soutenons.

Les voici dans leurs formes et teneurs :

« Soyons heureux quand quelque argent
« Tarit les pleurs de l'indigent
« Faisons le bien sans espérance,
« Sans attendre une récompense.
« Quand le malheur nous tend la main,
« Donnons sans attendre demain.
« Voyez le pauvre en sa détresse,
« Riches, donnez, donnez sans cesse.
« Il faut pour être heureux,
« Sécher les pleurs des malheureux.
« La charité est agissante,
« Son ardeur est vive et constante.
« Donnez toujours, faites le bien,
« Donnez, n'espérez jamais rien.
« La charité vous sollicite,
« Ah ! donnez, donnez le plus vite.
« Si vous voulez vous trouver bien,
« Pensez au pauvre qui n'a rien.
« Le bonheur et la jouissance
« Emanent de la bienfaisance.
« En vain chercherait-on ailleurs
« Les joies, les plaisirs, les douceurs.
« La charité est douce et tendre,
« Heureux qui sait bien le comprendre.
« Un bienfait, franchement rendu,
» Ne peut jamait être perdu. »

Ces aphorismes contiennent des pensées dont la mise en pratique accélérait rapidement la solidarité fraternelle et l'union qui devraient exister entre les individus. Il importe donc que de telles pensées soient propagées parmi les masses populaires qui perdent beaucoup trop de vue les principes de la morale sociale.

Il est certain que, quand l'esprit humain entrera et s'affirmera dans la route du bien, il s'élèvera alors rapidement vers les vérités

supérieures qui constituent le but de tous les efforts des hommes qui connaissent leur destinée.

L'esprit humain se débat dans sa marche chancelante vers l'Infini.

L'homme sage et bienfaisant est le fruit délicieux que le Ciel a permis à la terre de produire quelquefois, pour faire le charme de la vie humaine et pour donner aux hommes des modèles de vertu, les invitant au bien. Mais il ne faut pas perdre de vue que la bienfaisance et le bonheur, unis par la nature, ne peuvent se séparer sans se détruire.

La pure morale peut seule, dans son application, améliorer les peuples et unir les individus; car l'homme souffre de ses défauts et jouit de ses qualités. Le plus heureux des incarnés est donc le plus parfait.

Le progrès moral produit, comme conséquence certaine, le progrès social. Ces deux progrès, marchant ensemble, peuvent seuls assurer le bonheur des hommes sur la terre. Ils constituent les éléments les plus parfaits de paix, de concorde et de fraternité. C'est encore par le progrès moral et social que les hommes se rapprocheront des croyances, convergeant vers les vérités éternelle et immuable, émanant de Dieu, source de tous les progrès.

La fraternité universelle, qui unit l'humanité terrestre dans ses éléments animiques, est malheureusement entravée par les religions prétendues révélées. Il importe donc de faire pénétrer parmi les hommes des idées de tolérance et d'union fraternelle.

Espérons que la génération qui disparait emportera avec elle ses préjugés, ses erreurs, son intolérance et les idées cupides qui en sont la conséquence.

Mais il est nécessaire que les religions abusives, que le temps détruit, soient remplacées par les enseignements de principes plus parfaits et plus en harmonie au progrès des nouvelles civilisations et des mœurs modernes.

Ces principes civilisateurs, contenant la vraie morale, sont contenus dans les sciences ésotériques, dont le spiritisme constitue le principal élément. C'est une croyance à la portée de tout le

monde. Il importe donc de propager cette croyance essentiellement consolatrice des affligés.

Les belles perspectives qui rayonnent de ses enseignements réveillent les plus beaux principes d'amour de Dieu et du prochain. Ces vérités ne sont jamais assez vivement exprimées et propagées parmi les peuples.

Mais la solidarité de la souffrance et du bonheur constitue l'harmonie dans les mondes visibles et dans les mondes invisibles. C'est d'ailleurs par la loi d'amour que les hommes s'élèvent et s'épurent. La collectivité des joies et la solidarité des peines forment la base de l'amour de nos semblables.

Le spiritisme renferme dans sa morale les beaux principes, ainsi formulés : « Aimez-vous les uns les autres ; tous les hommes sont frères en Dieu leur père ; pardonnez les offenses, rendez le bien pour le mal ; faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fût fait ; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait, etc.

Le spiritisme, repoussant l'exploitation de l'homme, par l'homme, imprime à l'humanité un caractère fraternel, une vie nouvelle, il enseigne une transformation dans la morale, enseignée par les religions révélées, qui ne visent que les intérêts matériels.

Le spirite ayant la certitude des communications des visibles avec les invisibles, aucune barrière ne le sépare de la vie universelle et réelle dans les divers mondes semés dans l'espace infini.

Ah ! combien est pleine d'une douce espérance la pensée enchanteresse qui nous montre la vie renaissante et perpétuelle, s'avançant de monde en monde, de sphère en sphère, parcourant tout le splendide azur que nous admirons dans le firmament.

La vie humaine étant mêlée de joies éphémères à de suivantes tribulations, l'homme a besoin de fortifier son courage dans les péripéties changeantes de la vie terrestre.

Le poëte de l'invisible a donc dit avec raison :

« Les joies et le plaisir, image du bonheur,
« Que nous entrevoyons dans un rêve enchanteur

« Sont un rapide éclair qui brille dans la vie,
« Cachant au fond du vase, et le fiel et la lie. »

Dans cette incertitude des événements de notre destinée il importe que chacun s'efforce d'utiliser tous les instants de sa vie pour son avancement spirituel, car le temps perdu ne revient pas : il constitue, au contraire, une lacune dans l'existence générale des hommes. Il faut donc que toute notre vie soit fécondée par les bonnes œuvres, accélérant notre progrès moral et social.

La solidarité et la fraternité peuvent seules ranimer les sentiments de bienfaisance sur lesquels est fondé l'amour de Dieu, manifesté par l'amour du prochain.

Ces principes constituent le fondement de la morale du spiritisme. Ainsi, l'âme du véritable spirite est ouverte à toutes les belles aspirations du cœur vertueux, à tous les bons sentiments d'amour pour ses semblables et aux inspirations et à la pratique de tout ce qui est bon et généreux. C'est, en un mot, l'homme épris de la plus pure morale, qui est fondée sur l'harmonie universelle.

Mais le spiritisme renferme des harmonies tellement belles que peu d'hommes peuvent les comprendre dans toute leur réalité.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*

MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

(Suite)

VI

> La matière n'est qu'un *état*, qu'une *apparence* d'objectivités, qu'une *modification d'optique spirituelle* imposée à chaque être par celui qui *seul* sait ce qu'est la matière.
>
> L.-A. CAHAGNET.

Le moindre incident télépathique, la preuve la plus banale (pourvu que ce soit une preuve) de communications reçus, sans

l'intermédiaire des sens, d'un esprit incarné ou désincarné, dépassent en importance les ramifications et les productions les plus complexes de l'esprit de l'automate lui-même.

Nous possédons toute une série de cas où des expériences faites avec la planchette ont révélé d'une façon incontestable l'intervention d'un élément télépathique ; d'une influence à distance exercée inconsciemment par des personnes présenter sur l'esprit des opérateurs et provoquant de leur part des mouvements automatiques enregistrés par la table. Même dans les cas où la personne intéressée semblait ignorer le fait annoncé par la table et la concernant, il est facile de s'assurer que cette personne avait du fait en question une connaissance subliminale.

Le fait le plus frappant de ce genre est celui de M. et de Mlle Newnham ; ceux-ci se sont livrés à des expériences consistant pour cette dernière à écrire des réponses à des questions formulées par le premier, également par écrit, sans qu'elle ait jamais entendu ni vu une seule de ces questions.

Que se passe-t-il ici ? Le moi subliminal de Mme Newnham met en œuvre des facultés supranormales et faisant un certain effort de son côté acquiert la connaissance de certains faits provenant de l'esprit de M. Newnham et les écrit automatiquement. Le grand problème qui se pose à ce propos est celui de savoir comment Mme Newnham acquiert la connaissance des faits en question, plutôt que celui de la façon dont elle parvient à les écrire.

Dans ce cas et dans beaucoup d'autres l'action télépathique s'exerce entre des personnes réunies dans la même pièce. Mais dans le cas d'une dame Kerby qui habitait Santa-Cruz, en Californie, les mouvements automatiques de la table ont révélé des faits concernant des personnes habitant Plymouth, en Angleterre, notamment la sœur d'un domestique de Mme Kerby, qui prenait part aux expériences et qui, lui, était connu sous un nom d'emprunt, son vrai nom ayant été également révélé par la table.

Au cours d'une séance de spiritisme qui eut lieu chez le Dr Barallos, de Rio-de-Janeiro, la table annonça qu'un vase renfermant de l'acide phénique s'était brisé à 8 heures du soir dans l'apparte-

ment de la belle-sœur du docteur qui assistait également à la séance. Sa maison était située assez loin du domicile de son beau-frère. En rentrant chez elle, elle put constater que le fait était vrai ou à peu près. Elle apprit également que ses filles qui étaient restées à la maison, en entendant du bruit dans une chambre voisine où se trouvait le vase d'acide phénique, étaient entrées précipitamment dans cette chambre en s'écriant : « Le vase d'acide phénique est brisé ! ». Il est possible que l'impression émotionnelle qu'ont éprouvée les jeunes filles en poussant cette exclamation ait exercé une influence télépathique sur leur mère et consécutivement sur la table en amenant à la surface le message que la première avait reçu subconsciemment.

Enfin il existe toute une série de cas où l'on peut admettre l'influence exercée par des Esprits.

Le cas suivant est frappant. Le frère de Mme Finney se fit apporter quelques mois avant sa mort, une brique qu'il marqua à l'encre d'une certaine façon ; la cassant ensuite en deux, il en donna une moitié à sa sœur en lui disant qu'il lui communiquerait après sa mort, *à lui*, l'endroit où sera cachée l'autre moitié de la brique. ainsi que le contenu d'une lettre cachetée qui se trouverait cachée dans le même endroit.

Après le décès de son frère, Mme Finney reçut, par l'intermédiaire d'une table les communications qui lui avaient été promises concernant aussi bien le contenu de la lettre que l'endroit où elle était cachée avec la moitié de la brique. Ces communications étaient exactes.

En réfléchissant sur tout ce qui précède et en admettant ce genre d'*interaction* entre l'esprit de l'automate et un esprit extérieur incarné ou désincarné, nous obtenons une variété vraiment déconcertante de combinaisons possibles entre ces deux facteurs, variété d'influences de la part de l'esprit actif, variété d'effets se manifestant dans l'esprit et dans l'organisation du sujet passif.

Dans la *possession* la personnalité de l'automate disparait complètement pour quelque temps, il se produit une *substitution* plus ou moins complète de la personnalité ; la parole et l'écriture sont

des manifestations d'un Esprit étranger à l'organisme dont il a pris possession.

Dans certains cas (Mme Piper) deux ou plusieurs Esprits peuvent diriger simultanément différentes portions d'un seul et même organisme.

Les Esprits dirigeants prouvent leur identité en reproduisant, par la parole ou par l'écriture, des faits qui appartiennent à *leurs* souvenirs à eux, non à ceux de l'automate.

Les phénomènes de possession semblent indiquer que l'Esprit étranger agit sur l'organisme du sujet exactement de la même façon que l'esprit propre du sujet. On peut donc considérer le corps comme un instrument sur lequel joue l'Esprit, ancienne métaphore qui constitue actuellement la plus grande approximation de la vérité.

Comment un Esprit peut-il se mettre en communication avec les vivants ?

Cherchant une issue, il commencera par discerner quelque chose qui correspond (selon l'expression de Podmoie) à une *lumière*, à une lueur qui perse l'obscurité confuse du monde matériel. Cette *lumière* n'est autre chose qu'un médium, c'est-à-dire un organisme humain constitué de telle façon que l'Esprit puisse pendant un certain temps lui fournir des informations et le diriger, sans interrompre le courant de sa conscience ordinaire, en se servant, soit de sa main seulement, soit (comme dans le cas de Mme Piper) de sa main et de sa voix à la fois et occupant sous les canaux par lesquels le médium se manifeste.

Nous assistons ici au mystère central de la vie humaine se déroulant dans de nouvelles conditions et plus que jamais accessible à notre observation. Nous voyons un Esprit se servir d'un cerveau. Un cerveau humain est, en dernière analyse, un arrangement de matière adapté de façon à être mis en action par un esprit ; tant qu'il reçoit des impulsions d'un esprit auquel il est accoutumé, l'action est trop faible pour nous permettre d'en saisir le mécanisme. Mais *maintenant* nous avons affaire à un Esprit étranger au cerveau, non habitué à l'instrument, s'installant et

tâtonnant. Nous sommes ainsi à même d'apprendre des choses plus importantes que celles que nous apprennent les interruptions morbides de l'œuvre de l'esprit ordinaire, normal.

Il est possible qu'avec les progrès que feront nos investigations, à mesure que nous-mêmes d'un côté et les Esprits désincarnés de l'autre serons de plus en plus initiés aux conditions nécessaires pour le contrôle parfait du cerveau et du système nerveux, il est possible, disons-nous, que les communications deviennent de plus en plus complètes et cohérentes et qu'elles atteignent un niveau de plus en plus élevé. Les difficultés sont grandes, mais peut-il en être autrement lorsqu'il s'agit de réconcilier l'esprit avec la matière, d'ouvrir à l'homme de la planète où il est emprisonné, une trouée sur le monde spirituel ?

(A suivre) Isidore Leblond.

Epître à ceux qui pleurent sur une Tombe

« MOURIR C'EST REVIVRE »

I

O mort, où est ton aiguillon ?

Chers désolés,

Ce n'est pas dans les cimetières que vous devez rechercher vos morts, mais parmi les vivants. Vos aïeux revivent dans vos enfants. La vie se continue au-delà du tombeau et la mort n'est qu'un chaînon de l'immortalité.

Ceci répond tout d'abord à l'universelle demande : « Tout est-il fini à la mort ? Reste-t-il quelque chose de ceux que nous avons aimés et [illegible] ? Est-il possible que la nature ait formé un être supérieur et charmant, qu'il ait grandi en vertus au milieu d'une honnête famille, et en savoir sur les bancs d'une illustre école ; qu'ayant recueilli par des années d'étude assidue, l'héritage de la pensée humaine, il ait conçu la légitime ambition de l'augmenter

à son tour ; qu'il ait atteint l'âge viril ; qu'il soit devenu un homme prêt pour le travail et la lutte ; et puis, brutalement, stupidement, que tant d'efforts soient perdus, que la mort vienne, qu'on jette un corps dans une fosse et que tout soit fini ?

Est-il possible que de l'être qui nous était si cher il ne reste rien, absolument rien que ce corps qui, avant peu, sera dissous, et que de son intelligence, de ses qualités morales, de l'instruction acquise, il ne reste rien, rien ; que tout cela tombe dans le néant, que tout soit perdu pour toujours ? »

De tout cela, chers désolés, rien n'est perdu. Tout existe. Il n'y a de moins que l'enveloppe périssable.

O mères, qui pleurez un mignon chérubin ; ô pères, qui avez perdu votre unique héritier ; ô fils, qui pleurez vos parents adorés ; ô épouses inconsolables, qui gémissez sur la tombe de l'époux bien-aimé ; qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe des êtres chers, ne vous croyez pas quittés par eux. Ils sont toujours là, plus que jamais à vos côtés. Ne pleurez plus. « Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est qui ceux que partent ne s'éloignent pas. Ils ne sont plus où ils étaient, mais ils se portent où nous sommes. L'être pleuré est disparu, non perdu. — Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents. — »

Mais avant de parler davantage des morts voyons ce que sont les vivants, car de notre résonnement jaillira, sans conteste, la preuve que les morts sont encore des vivants et que ce sont, au contraire, les vivants qui sont les morts, ce qui justifie et explique la parole de Jésus prononcée il y a 20 siècles : « Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts (Evang. s. St-Luc. Chap. IX. V. 60).

Platon nous dit que l'homme est une intelligence servie par des organes, une âme qui se sert du corps comme un ouvrier de son instrument, or l'ouvrier est distinct de son outil.

L'âme est donc le principe de la vie, la cause de la sensation, c'est la force invisible et indissoluble qui régit notre organisme et maintient l'accord entre toutes les parties de notre être. Elle est la directrice du corps, en règle tous les mouvements et les soumet

au contrôle de la raison. Elle joue donc bien, en effet, le rôle d'un mécanicien habile qui fait fonctionner sa machine, veillant, jour et nuit, à la réparation de ses rouages dérangés.

L'âme n'a rien de commun avec la matière.

L'intelligence, la raison, la volonté, le jugement, ne peuvent être confondus avec le sang et la chair de nos muscles. Elle est donc indépendante du corps.

A chaque pas, chers désolés, cette indépendance est constatée. Ne voyons-nous pas des vieillards aux corps décrépis et à l'âme énergique en vitalité ? Des corps malingres, contrefaits, posséder une âme brillant du plus vif éclat ? Des personnes constamment souffrantes, paralysées et jouissant d'une vivacité d'esprit et d'une gaité remarquables ?

Mais où l'indépendance de l'âme est surtout constatée, c'est dans le cas où les facultés intellectuelles sont affranchies de l'action des sens par le magnétisme ou le sommeil hypnotique, par le chloroforme, l'éther et tous les anesthésiques. Pendant que le corps est torturé, l'âme éprouve des sensations délicieuses. Les chairs peuvent être froissées, meurtries, divisées ; l'opéré, le patient ne sent rien, son esprit est plongé dans des extases où il franchit l'espace et plane dans des régions inconnues. L'âme peut même à ce moment là se rendre visible à de très grandes distances du lieu où sommeille son corps et se montrer, identique à ce corps, grâce à un corps fluidique, canevas sur lequel se moule le corps physique. C'est ce corps fluidique qui conserve la structure et les traits de la physionomie pendant que la matière change incessamment au point que, ainsi que le constate la science, notre corps en quelques années, 7 ans je crois, est entièrement renouvelé.

C'est par le moyen de ce fluide vital, qui sert de véhicule à l'âme, qu'elle manifeste sa volonté, transmet ses ordres aux organes. Ce fluide, ce corps qui, comme l'âme, survit à la mort ou, pour être plus exact, à la destruction du corps physique, est inséparable de l'âme, de l'intelligence.

Il l'accompagne dans toutes ses pérégrinations, se transforme,

s'améliore, s'affine, s'élève, se divinise avec elle. C'est le corps spirituel dont parle St-Paul dans la 1re épitre aux corinthiens, chap. XV. C'est le périsprit décrit par Allan-Kardec dans son « Livre des Esprits ». Chap. I. Liv. II.

J'ai dit tout à l'heure que, grâce à son corps fluidique, spirituel, l'âme pouvait, pendant que son corps sommeillait, se manifester et se rendre visible à de très grandes distances. A l'appui de mes dires, je rappellerai les dédoublements (ce que l'Eglise appelle don d'ubiquité), d'Alphonse de Liguori, de François Xavier, d'Antoine de Padoue.

Les recherches et les expériences des docteurs Charcot, Burot et Bourru. Plus récemment encore, les expériences du Colonel Comte de Rochas, du docteur Luys, de Williams Crookes, le plus grand savant de l'Angleterre ; les photographies de doubles de vivants du docteur Baraduc, celles d'Aksakof, conseiller d'Etat Russe ; enfin les milliers de cas de télépathie dont les plus remarquables ont été recueillis tout récemment par Camille Flammarion dans son ouvrage : *L'inconnu et les problèmes psychiques.*

Remontons les cours des siècles et nous verrons que de tous temps il a été question du corps spirituel dans les écrits ou les paroles de Leibnitz, le Dante, St-Bernard, St-Hilaire, St-Augustin, Grégoire de Nazianze, Tertullien, Origène, tous les Pères Alexandrins et enfin St-Paul et Jésus lui-même.

Avant l'ère chrétienne, ce sont les philosophes grecs qui parlent du véhicule léger, du corps lumineux, du char subtil.

L'Egypte antique nous en parle en termes hiéroglyphiques et enfin, dans l'Inde, aux livres des Vedas datant de 5.000 ans avant Jésus, nous trouvons qu'il est question du corps spirituel et immortel.

Vous le voyez, chers désolés, les preuves abondent, de même que les témoignages, pour attester qu'il y a, dans l'être humain, quelque chose de meilleur que la matière périssable, qui n'a pas été créé avec le corps terrestre, qui a une existence indépendante de ce corps et ne peut, comme lui, s'anéantir au tombeau ; quel-

que chose qui est digne du Créateur, de Dieu, du Père, et immortel comme lui.

Non, ô âmes qui pleurez sur des tombes, non, la vie ne s'engouffre pas au sépulcre pas plus que ne s'éteignent, dans les ténèbres du crépuscule, les rayons du soleil qui, le lendemain, flamboient dans les lueurs d'une nouvelle aurore.

Les mêmes auteurs, philosophes, penseurs et savants antiques et modernes, qui ont décrit, attesté et prouvé l'existence du corps fluidique inhérent à l'âme, durant sa vie terrestre, ont prouvé et affirmé la survivance de ce véhicule de l'âme, au corps périssable. Ils ont prouvé par conséquent la conservation, au delà du tombeau de l'individualité, des sentiments d'affection ou de haine, des défauts et des qualités. La vie réelle, en un mot. Cela, du reste, découle du simple bon sens.

Si l'âme est le siège de l'intelligence et des sensations, si elle pense, veut, aime ou déteste ; si, servie par son corps spirituel, elle dispose du corps charnel, fait le bien ou accomplit le mal. Si elle peut se dégager, comme nous l'avons vu, et se manifester, sans son concours, il est naturel qu'elle l'abandonne mais lui survive, lorsqu'il est devenu hors d'usage, comme l'ouvrier se sépare d'un outil défectueux ou émoussé.

Les plumes qui tracèrent les vers immortels de Victor-Hugo furent rejetées une fois usées et remplacées par de nouvelles sans que pour cela le penseur illustre cessât d'être lui-même, sans dommage pour sa prose ou ses sublimes poésies.

Voulez-vous des faits ? Ils sont innombrables. En voici deux pris au hasard.

Mgr Pavy, mort évêque d'Alger, était occupé à lire dans son cabinet, lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir derrière lui. Il se retourna et vit une ombre aux contours assez distincts dans laquelle il reconnut un de ses anciens paroissiens, mort depuis assez longtemps, qu'il avait particulièrement affectionné. Puis il perçut distinctement ces paroles : « Vous qui m'avez aimé, secourez-moi. J'ai laissé une dette impayée (le chiffre fut désigné ainsi

que le nom du créancier), acquittez cette dette afin que je cesse de souffrir ».

Le lendemain, l'abbé Pavy allait à l'adresse indiquée, les renseignements donnés par l'ombre étaient exacts et la dette fut soldée.

— M. et Mme Laroque habitaient place Ste-Opportune, à Paris. Le 28 octobre 1899, à 7 heures du soir, Mme Laroque dit à son mari : « Je vais chercher un paquet de bougies et du fil, rue Turbigo ». Le mari lui répondit : « Il y a assez de bougies et de fil pour aujourd'hui, ne te dérange pas ; je me propose d'y aller à ta place. » Mais Mme Laroque, n'écoutant que son idée, sort et ne revient pas. A 7 heures 1/2, elle était écrasée, la tête mutilée par un fiacre. Son mari attendait toujours ; les bras sur la table, il s'était assoupi. Plusieurs heures s'écoulent puis, à minit sonnant, M. Laroque se réveille en sursaut. Il aperçoit alors l'esprit de sa femme qui, bien entendu, n'était nullement défiguré. M. Laroque était bien éveillé ; il regarda sa femme sans effroi, car il la voyait telle qu'elle était au moment de sa sortie, en bonne santé. Voyant l'heure avancée, il lui demanda ce qui lui était arrivé, il la croyait en chair et en os. Elle lui dit : « Mon ami, couche-toi. Tu iras demain, voir mon corps a la Morgue. Il est défiguré. J'ai été écrasée par un fiacre, rue Turbigo, Pardonne-moi. Je t'embrasse, à bientôt ».

Le corps de Mme Laroque, qui, en effet, avait été transporté à la Morgue, fut enterrée le 1er novembre 1899.

— Il est donc bien entendu et prouvé que le corps charnel n'est qu'un instrument, un vêtement dont l'âme se revêt et se sert durant chaque incarnation pour s'en dépouiller et l'abandonner à la fin de chaque étape.

Ces dernières lignes demandent, pour être bien comprises, quelques explications et ceci m'amène à vous parler, chers désolés, de la grande et juste loi de *Réincarnation*.

(A Suivre) JOSEPH D'ALGÉRIE.



L'Invocation des Esprits

Poursuivant mon but de mise au point, je parlerai aujourd'hui des diverses façons dont on invoque les Esprits dans les séances spirites, ou autres, et des questions futiles, quelquefois dépourvues de bon sens, qu'on leur pose.

Il faut compter d'abord avec l'orgueil humain, qui a permis à l'homme de s'octroyer gratuitement le titre de *roi de la Création*, et qui lui fait difficilement admettre qu'il y ait quelque chose et même quelqu'un, pour certains, au dessus de lui. Et tout cela basé sur les seules preuves que ses moyens de perceptions, de sensations, bien restreints et bien bornés pourtant, lui donnent. Pour ceux-là, tout vient pour l'homme et doit se soumettre à son bon vouloir, et, s'il arrive que, par une preuve convaincante, ils soient forcés d'admettre l'existence de l'âme après la mort, ils ne se feront jamais à l'idée juste, qu'elle leur devient supérieure après sa désincarnation.

Quand, par aventure, ces gens là organisent une séance, leur manière d'invoquer les Esprits est empreinte d'une autorité qui serait navrante, si elle n'était avant tout ridicule ; aussi les résultats obtenus, s'ils ne sont nuls, ne sont bien souvent que le produit d'Esprits espiègles qui s'amusent à leurs dépens, ou de vertes leçons qui les laissent quelquefois penauds, mais rarement corrigés, tellement leur orgueil est enraciné.

Pour d'autres, c'est l'égoïsme qui les guide dans la recherche du commerce avec les disparus. Ils ne voient dans les Esprits qu'un moyen de contrôle personnel et, Dieu me pardonne, qu'une espèce d'agence de renseignements sûre et à bon compte.

Qui dira jamais toutes les platitudes, toutes les questions oiseuses, saugrenues, qui sont débitées dans ces séances. On invoque les Esprits de la même façon qu'on interrogerait sa concierge, ou la fruitière du coin, sur un événement du jour.

Tantôt c'est une dame qui demandera à Charlemagne de lui

indiquer une teinture infaillible ; une autre qui demandera sérieusement à Bossuet de lui dire si son mari n'a pas remarqué une de ses amies. Celui-ci voudrait qu'un Esprit le fasse gagner à la loterie en lui indiquant le numéro gagnant ou en arrêtant la roue à propos. Celle là, ira jusqu'à demander à Victor-Hugo par exemple, une recette de confiture inédite.

Ne riez pas, la chose n'est malheureusement que trop vraie. Pour cette catégorie de personnes, la personnalité de l'Esprit n'existe pas ; elles ne voient en lui qu'une sorte de lutin familier preumpt à se soumettre à leurs caprices les plus inattendus. Et puis l'on crie à la supercherie si, dans un groupe composé avec de pareils éléments, les résultats sont nuls !

Mais l'homme le plus néfaste à la doctrine, c'est le savant (ne pas lire le penseur) qui, ayant constaté un phénomène d'ordre psychique veut l'expliquer scientifiquement.

Celui-là, en raison même de sa notoriété, lui porte les plus rudes coups, et parceque ses expériences aboutissent invriablement à la négative, et pour cause, il en conclut que l'âme ne survit pas au corps. Mais, pour éviter la faillite de la science, il invente des mots tels pue · Auto suggestion, subliminal, subconscient, etc..., qui, dans son esprit, doivent contenter les profanes, mais qui, en réalité, n'expliquent rien.

Je me résume en quelques mots. Pour invoquer les invisibles, pénétrez-vous de l'idée primordiale qu'il vous sont supérieurs. *Demandez, n'ordonnez pas*. Surtout évitez les questions ridicules ou terre-à-terre. Si un Esprit vous dit que telle ou telle chose est au-dessus du concept humain, ne haussez pas les épaules d'un mouvement d'orgueil froissé, car la chose est. N'oubliez pas que si les humains pouvaient concevoir comme les désincarnés, la supériorité de ces derniers n'existerait plus Suivez ces conseils si simples et si faciles et vous obtiendrez de bons résultats.

(*Médium* : Durand) *Alger, le 1er juillet 1909.*

Alexis Piron

1689-1773



Communication avec l'Au-Delà

W. T. Stead est un éminent journaliste anglais qui fut intimement lié avec Cecil Rohdes. Celui-ci même avait fait un testament dans lequel il le désignait comme son légataire universel de sa fortune évaluée à 500 millions. Or, malgré son amitié, Stead, considérant Cecil Rohdes comme le principal artisan de la guerre Sud-africaine, demanda publiquement le *hard labour* pour le « Napoléon du Cap ». Du coup, Rohdes annula son testament. Stead par contre, vit ses prévisions réalisées car cette lutte fraticide fut désastreuse en hommes et en argent pour l'Angleterre.

On voit que c'est un champion des justes causes. Il y consacre une énergie intrépide, une bonne foi absolue, auxquelles il sacrifie ses intérêts personnels. Il a publié un article sensationnel dans la *Revue* du 15 Janvier, sur la communication avec l'au-delà. Nous regrettons de ne pouvoir faute de place, reproduire en entier ce document, et de n'en donner qu'une analyse; en tous cas, nous nous efforcerons de démontrer comment Stead est arrivé à la conviction inébranlable de ses rapports avec l'au-delà, après un examen scientifique qu'il a mis au service d'une logique serrée.

Il démontre pour commencer que l'immense majorité des grands esprits de tous les siècles ont cru à la survivance de la personnalité humaine et qu'il semble difficile de ne pas admettre que l'homme continue à vivre après avoir restitué sa cendre aux éléments. Il émet l'hypothèse de voyageurs qui se rendraient dans un pays inconnu et qui ne pourraient plus en sortir. Ils jetteraient là les assises d'une civilisation, et chercheraient à rentrer en communication avec leur monde originaire. Ils utiliseraient par exemple la téléraphie sans fil. Leurs premiers messages seraient tronqués, seraient considérés comme le fait de correspondants farceurs, puis, les tentatives se renouvelant, le monde ancien finirait par comprendre qu'il y a réellement communication. On parviendrait à y répondre et le monde scientifique, enfin intéressé,

admettrait l'existance des voyageurs ou de leurs descendants, ainsi que celle du monde inconnu où ils seraient établis sans espoir de retour. On voit que ce n'est qu'une image pour mieux faire comprendre la possibilité de communication entre les êtres vivants et ceux de l'au-delà.

Stead a le don de l'écriture automatique, c'est-à-dire que, rendant son esprit passif, il pose sa plume sur le papier et sa main trace des messages qui lui sont adressés par des amis inconnus.

« Quand ces communications automatiques me viennent d'amis qui sont encore en vie, dit-il, elles ont un avantage. Je puis en vérifier l'authenticité en m'adressant aux personnes mêmes qui me les ont envoyées. J'ajouterai toutefois, pour éviter tout mécompte que la transmission de ces messages se fait le plus souvent sans que celui qui en est l'auteur en ait conscience. Il arrive même que ceux qui m'ont écrit ainsi, sans le savoir eux-mêmes, sont étonnés de cet acte inconscient accompli de leur part ».

En voici un exemple : Une dame devait venir déjeuner chez Stead. Elle se trouvait à ce moment à une grande distance de Londres. Le journaliste anglais désira se mettre en communication avec elle et, par l'écriture mécanique, apprit que cette dame se trouvant dans un train avait dû se défendre, entre les deux stations dont les noms furent donnés, contre les galanteries excessives d'un voyageur sur lequel elle brisa un parapluie. Stead lui envoya son secrétaire en lui demandant « *d'apporter le parapluie* ». La dame lui fit réponse qu'elle regrettait qu'il eût été mis au courant de cet incident, ayant décidé de n'en parler à personne. Au déjeûner du mercredi elle confirma le fait.

Depuis une quinzaine d'années, Stead reçut de nombreux messages de ce genre, dont la certitude, pour lui et ses amis qui y furent mêlés, est absolue.

Il montre ensuite que ce système de télégraphie entre vivants peut s'étendre à ceux qui sont morts. Il s'appuie pour cela à des expériences personnelles.

Deux amies s'étaient promis, en cas de mort, de se montrer à

la survivante. L'une d'elles, Julia mourut à Boston, et quelques jours après, à Chicago, réveilla son amie, se tint à son chevet, le regard rayonnant de bonheur. Après un silence de quelques minutes, elle se désagrégea lentement, en un léger brouillard qui demeura dans la chambre pendant une demi-heure. Par la main de Stead, après s'être manifestée encore à son amie en Angleterre, elle donna ensuite une preuve de son identité et rappela une chute que son amie avait faite en Amérique, dont elle n'avait pas gardé le souvenir et qui lui revint à la mémoire, les détails de cet accident lui ayant été rappelés par sa correspondance.

Après avoir passé sur différentes communications de Julia, à son amie, Stead rapporte que la disparue lui annonça qu'une de ses employées mourrait dans le courant de l'année. Ce message fut répété chaque mois. Or, en juillet, l'employée avala un petit clou qui se logea dans les intestins. Etat grave de la malade que deux médecins condamnent.

— Elle guérira de ceci, mais elle mourra à la date fixée, dit Julia.

La dame se rétablit au grand étonnement des docteurs. Quelques temps avant la date fixée, la dame est atteinte d'influenza, sa santé est gravement atteinte.

— Ce n'est pas cela qui la fera mourir, déclara encore Julia, elle ne succombera pas de façon naturelle, mais elle disparaitra à l'époque prédite.

Peu après, Stead reçut une communication dans laquelle Julia recommandait à Stead d'aller faire ses adieux à son employée qu'il « ne devait plus revoir ensuite ». Stead alla voir la malade qu'on transporta ensuite à l'hôpital. Deux jours après, vers la date indiquée, pour le décès, le journaliste anglais recevait une dépêche lui annonçant que son employée s'était tuée en se jetant par une fenêtre. Procès-verbal contresigné par des témoins, a été dressé de ce fait.

Une autre dame E. M... qui avait promis de se manifester après sa mort, a donné plusieurs communications écrites, est apparue à plusieurs personnes, notamment dans une salle à manger remplie

de convives et une fois dans la rue. Elle a en outre été photographiée une douzaine de fois et aucun de ses portraits n'est la reproduction des photographies prises de son vivant. Enfin, en une circonstance ultérieure, elle traça suivant convention passée avant sa mort, et comme signature un cercle avec une croix au centre.

Au sujet de la photographie des esprits, Stead déclare qu'une preuve d'authenticité, c'est l'exécution d'un portrait parfaitement reconnaissable d'une personne défunte, par un photographe qui ignore tout de son existence. Stead, qui a obtenu plusieurs de ces photographies, en cite un exemple fort curieux.

C'était pendant la guerre des Boërs. Il opérait un vieux photographe, médium voyant et clairaudant. Celui-ci lui déclara qu'il avait vu une fois dans son atelier un vieux Boër farouche avec son fusil. Puis il déclara à Stead qu'à ce moment même le Boër était derrière lui. Stead lui demanda de le photographier (il était invisible pour le journaliste). Il lui fit demander son nom et le photographe répondit qu'il tâcherait d'appeler Piet Botha. Stead eut un geste de doute car il ne connaissait pas de Piet Botha. Le développement de la plaque donna la photographie de Stead avec, à ses côtés, un grand gaillard hirsute.

Après la guerre, le général Botha vint à Londres et Stead par l'intermédiaire de M. Fisher, maintenant premier ministre d'Orange, lui fit parvenir la photographie en question. Le lendemain, M. Versel, délégué d'un autre état vint voir le journaliste et lui demanda comment il avait eu cette épreuve. Stead le lui dit, mais M. Versèl fut incrédule, déclarant que cette homme n'était jamais venu en Angleterre et que c'était un de ses parents Petrus Botha (appelé Piet dans l'intimité), un des premiers commandants Boërs qui périt au siège de Kimberley. Cette photographie est restée en la possession de Stead après avoir été identifiée par les autres délégués de l'Etat Libre qui avaient, eux aussi, connu Piet ou Petrus Botha.

Comme conclusion à son intéressant article, Stead dit qu'il est nécessaire que ceux qui ne croient pas à la survivance tâchent

loyalement de déterminer qu'elles preuves ils admettent comme convaincantes. Il rapporte ce qui lui semble l'évidente attestation de la continuation de la personnalité après la mort. Stead est resté en relations constantes avec son fils disparu il y a deux ans et les témoignages qu'il en reçoit soit personnellement, soit par des amis, sont empreints « des témoignages de son propre caractère et de sa manière de penser » comme il s'exprimait de son vivant.

Et l'éminent journaliste termine par cette déclaration :

« Après cela, je n'ai plus aucun doute. Pour moi le problème est résolu, la vérité est établie. Et je suis heureux d'avoir cette occasion de déclarer publiquement devant tout le monde que je ne saurais pas admettre aucune objection ni aucune dénégation à ce sujet ».

Tout commentaire de notre part serait superflu. Les faits parlent d'eux-mêmes, éloquents par leur précision et leur concision.

(Nouvelle Presse) René Boismont.

Les Affres du Remords

Le soir, à l'heure du sommeil, quand l'esprit quitte le corps et que la pensée se reporte aux événements de la journée et les passe en revue, combien de luttes intimes se livrent, combien de cerveaux travaillent en proie aux affres du remords, bourreau intraitable, qui ne vous laisse une minute de répit. Combien d'actions malsaines sont réprouvées, parce qu'il y a de juste en nous et qui, à quelque classe que l'on appartienne, à quelque degré que l'on soit, se fait toujours entendre au plus intime de l'être.

Quel est l'homme qui peut se dire : « J'ai fait le mal et j'en suis heureux ». Il n'en est point, car à côté de la joie, bien éphémère se joint un malaise indéfinissable, un mécontentement de soi-même. Non, l'homme n'est pas créé pour le mal, et si parfois il se rencontre des natures perverses, plaignez-les, car elles sont victimes de leur esprit trop faible, en rapport aux vices du corps.

Leurs passions violentes les emportent et leur font commettre des actes parfois irréparables, les laissant après plus abattus et plus faibles que jamais.

Sachez maîtriser vos instincts, la chair est animale, et si vous n'opposez pas à ses désirs la force de votre intelligence et de votre raisonnement, c'est vous ravaler au niveau de la brute, vous abaisser aux yeux de la société et vous mépriser vous-mêmes.

(*Revue de l'Avenir.*) UN ESPRIT GUIDE.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(*Suite*)

A ce moment, Rosette qui était parvenue à se débarrasser de son baillon, poussa un cri déchirant. Presque aussitôt une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée, on entendit les chiens aboyer furieusement. Des appels se croisèrent dans la nuit. Le fermier et sa femme, réveillés en sursaut, se précipitèrent hors de leur lit; un autre cri les précipite tous tremblants vers la chambre de leur fille. Juramy en se trouvant en face de Gaëtan auprès de Rosette, et d'un coup d'œil constatant le désordre qui régnait partout, eut un soupçon terrible. Mais son enfant le dissipa vite car s'étant réfugiée dans ses bras lui dit, la voix haletante :

— « Père, M. Gaëtan vient de me sauver. »

— « Comment, et de quel danger ? »

— « Benoit est venu ici. »

— « Benoit ici ? oh! le misérable! que s'est-il passé, voyons, parle, « mon enfant. »

— « Je venais de me retirer dans ma chambre et, avant de me désha- « biller, je me mis, comme de coutume, à genoux au pied de mon lit « pour faire ma prière.

« A un moment, il me sembla qu'un léger craquement se produisait « près de la porte, je tournai la tête de ce côté et j'aperçus devant moi « le charretier vêtu seulement de sa culotte et sa chemise et les pieds « nus. Avant que j'ai pu pousser un cri, faire un geste, le misérable « m'avait baillonnée avec une ceinture de laine, et cherchait, en évitant « de frôler les meubles, à me jeter sur le lit.

« Je me débattais désespérément, et mes cris, étouffés par le baillon

« se changeaient en gémissements. Je sentais mes forces m'abandonner
« peu à peu, et je voyais avec horreur approcher l'instant où il me fau-
« drait succomber. Quand, soudain, la porte s'ouvrit de nouveau et M. le
« Marquis apparut. Benoit me laissa, je me réfugiais derrière mon lit, et
« de là, pendant que j'essayais de me débarrasser de mon baillon, j'ai vu
« une chose qui me parait bien extraordinaire. M. Gaëtan, rien qu'en le
« regardant, a fait fuir ce misérable. »

— « Comment ? sans lutte, dit Juramy, en regardant le jeune homme. »

— « Oui, répondit ce dernier, pendant que nous nous observions pour
« l'attaque, j'ai remarqué que mon regard avait un très grand ascendant
« sur lui et j'en ai profité pour le chasser. »

— « Oh ! merci ! dit la fermière en prenant les mains du jeune homme;
« à partir de ce moment, ma vie vous appartient. »

Juramy se leva et prenant à son tour la main du marquis :

« Mon jeune maitre, dit-il, permettez que je rappelle un épisode de
« votre vie.

« Vous aviez 16 ans à l'époque, votre père, malgré votre jeune âge,
« vous avait permis de suivre une chasse au sanglier. Emporté par l'ar-
« deur juvénile et par la joie d'être considéré comme un homme, vous
« aviez dépassé tous les chasseurs, et, sur la trace des chiens, vous étiez
« arrivé le premier auprès d'un vieux solitaire qui tenait tete à la meute.
« Là, n'écoutant que votre courage, sans expérience, et votre ambition
« de mériter l'admiration des autres chasseurs, vous vous êtes précipité
« pour servir la bête.

« Un des chiens, éventré dans la lutte, en se sauvant affolé, vous a
« fait trébucher. Le sanglier a foncé sur vous, et, sans l'arrivée oppor-
« tune du piqueur Juramy qui fut assez heureux de plonger son couteau
« dans le garrot de la bête au bon moment, non sans avoir reçu un coup
« de boutoir, le marquis Gaëtan de d'Av... n'existerait probablement
« plus. »

— « Oui, mon cher Juramy, je te dois la vie, je le sais, mais... »

— « Laissez moi finir, maitre, interrompit le brave homme.

« Vous étiez mon obligé jusqu'à ce jour. Vous ne l'avez jamais oublié
« puisque c'est grâce à vous si je suis maintenant mon maitre. Mais, à
« partir d'aujourd'hui, en sauvant mon enfant du déshonneur, vous ve-
« nez largement de payer votre dette et je m'associe à ma femme et à
« ma fille pour vous dire que ma vie vous appartient. »

(A suivre). UN COLLABORATEUR DE L'AU-DELA.



Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER